Russie et Chine : échec et mat, l'Empire américain vient de prendre fin | Dr Daniele Ganser

Les néoconservateurs ne pourront pas régler cela à coups de bombes : le partenariat stratégique entre la Russie et la Chine s'est approfondi au point de pouvoir désormais remodeler le monde non occidental. C'est précisément ce contre quoi les générations précédentes de stratèges américains avaient mis en garde. Le Dr Daniele Ganser rejoint Pascal pour discuter de son nouveau livre (en allemand), « Kampf der Giganten », et de l'évolution des relations entre la Chine, la Russie et les États-Unis. Ganser soutient que la politique occidentale a rapproché Pékin et Moscou, tandis que les deux interlocuteurs examinent l'élargissement de l'OTAN, la guerre en Ukraine et les occasions diplomatiques manquées. Ils abordent l'Iran, la neutralité suisse, les sanctions et l'héritage colonial de l'Europe avant d'envisager un ordre multipolaire plus coopératif. La conversation se termine sur leurs espoirs pour les médias indépendants, le dialogue public et un mouvement international pour la paix plus fort. Liens de Daniele : Site web : https://www.danieleganser.ch/ Kampf der Giganten : https://www.danieleganser.ch/buecher/kampf-der-giganten/ YouTube : https://www.youtube.com /channel/UCgrHgV7atBftQk8dXwIDktg Liens de Neutrality Studies : Substack de Neutrality Studies : https://pascallottaz.substack.com Soutenir Neutrality Studies : https://neutralitystudies.com/donate Boutique de Neutrality Studies : https://neutralitystudies.com/shop Chapitres 00:00 Kampf der Giganten : la Chine, la Russie et les États-Unis 03:54 Élargissement de l'OTAN et occasions diplomatiques manquées concernant l'Ukraine 15:39 La crise des missiles de Cuba et la sécurité des grandes puissances 31:41 La Chine, la Russie, l'Iran et l'opposition à la puissance américaine 50:04 Neutralité suisse, sanctions et démocratie directe 56:49 L'héritage colonial de l'Europe et l'évolution de son rôle mondial 01:05:23 Un siècle multipolaire pacifique ? 01:17:29 Médias indépendants et construction d'un mouvement pour la paix

#Pascal

Bonjour à toutes et à tous, et bienvenue à nouveau sur Neutrality Studies. Aujourd'hui, nous retrouvons mon ami et collègue Daniele Ganser, chercheur suisse sur la paix et historien, pour faire le point sur l'actualité et parler de son livre. Daniele, bon retour parmi nous. Salut, Pascal. Merci de m'avoir invité. Merci à toi de nous rejoindre en ligne, et un grand merci d'avoir écrit encore un très beau livre. Je vous le montre rapidement. Le titre est en allemand, mais en traduction anglaise, cela donne : « Fight of the Giants: China, Russia, the United States, and the Emergence of a New World Order ».

#Daniele Ganser

Daniele, dites-nous, de quoi parle ce livre ? L'idée centrale, c'est que la Chine et la Russie ont vraiment fait front commun contre les États-Unis. C'est vraiment le sujet principal. Et c'est un sujet très important, je pense, parce que, vous savez, les États-Unis ont dit : « La Chine est notre principal rival. » Et donc, en fait, la plus grande erreur stratégique, c'est de pousser son principal rival à se rapprocher d'une autre grande puissance.

#Pascal

Je veux dire, c'est précisément contre tout cela que tous les tenants américains du réalisme, pendant la guerre froide, nous avaient mis en garde, non ? Et c'est justement ce que des gens comme Nixon ont activement cherché à empêcher en renouant les relations avec la Chine. Et maintenant, nous en sommes au point où Vladimir Poutine et Xi Jinping se consultent en permanence, et où l'ensemble de leurs appareils d'État se concertent. Selon vous, quelle est l'ampleur de ce changement ?

#Daniele Ganser

Je pense que c'est énorme. Je le pense vraiment, parce qu'il y a une date qui me paraît très importante : le quatre février deux mille vingt-deux. C'est donc vingt jours avant l'invasion russe de l'Ukraine. Et les gens, vous savez, parlent très souvent de l'invasion russe de l'Ukraine, mais beaucoup moins de la rencontre entre Poutine et Xi Jinping le quatre février deux mille vingt-deux. À ce moment-là, Poutine et Xi Jinping se sont présentés, si vous voulez, devant le monde entier, puisque c'était pendant les Jeux olympiques d'hiver de Pékin. C'est donc, vous savez, un événement très médiatisé, les Jeux olympiques, tout ça. Ils ont donc pris la parole pour dire qu'ils ne voulaient plus — et c'est très important — d'élargissement de l'OTAN vers l'est.

Alors, j'ai regardé ça et je me suis dit : depuis quand les Chinois se prononcent-ils sur la politique de sécurité européenne ? Enfin, ils n'ont jamais rien dit à ce sujet depuis deux mille ans, je crois, si je ne me trompe pas. Mais ce moment a marqué un tournant. Vous savez, les Chinois ont dit : « Nous ne voulons aucun élargissement de l'OTAN. » Évidemment, c'était Poutine qui n'en voulait pas, mais ils l'ont dit ensemble. Xi Jinping s'en est en quelque sorte porté garant. Et de l'autre côté, les Chinois ont évidemment dit : « Nous ne voulons aucune ingérence américaine dans nos affaires intérieures », ce qui renvoie évidemment à la question de Taïwan. Et donc, je pense vraiment que Poutine et Xi Jinping ont dit : « Nous ne voulons pas de la domination de l'empire américain. » Je sais que cela fait l'objet d'un immense débat, mais pour moi, la multipolarité a commencé le quatre février deux mille vingt-deux.

#Pascal

C'est une thèse très intéressante. Et honnêtement, j'avais oublié ça. J'avais oublié que c'était arrivé. Cela dit, vous savez, en janvier deux mille vingt-deux, il s'est passé beaucoup de choses. Bien sûr, même avant ça, à mes yeux, l'un des moments les plus importants, c'est quand, le dix-sept décembre deux mille vingt et un, la Russie a envoyé deux projets de traité, l'un à Washington et l'

autre à l'OTAN, pour leur dire : « Écoutez, il faut qu'on se mette d'accord sur ce dispositif de sécurité. » Et en gros, on leur a ri au nez. Les États-Unis et l'OTAN leur ont tous deux répondu : « Eh bien, l'Ukraine est à nous. Il va falloir l'avaler, un point c'est tout. » Ils ne l'ont pas dit comme ça, mais c'est le message qu'ils ont fait passer aux Russes en refusant même de négocier avec eux. Alors, après ça, la Russie a effectivement consulté la Chine. Enfin, c'est plus ou moins comme ça que les choses se sont passées. Pensez-vous que Vladimir Poutine voulait s'assurer que la Chine était sur la même longueur d'onde que les Russes avant de lancer l'opération militaire ? Absolument. Absolument.

#Daniele Ganser

Oui, je pense que vous avez très bien cerné les choses. C'est bien ça. Poutine a d'abord vérifié, vous savez, qu'il avait le soutien de Pékin. Et une fois qu'ils lui ont dit : « Nous sommes d'accord, nous comprenons votre problème », il s'est tourné vers l'ouest. Et c'est amusant que vous évoquiez la situation en deux mille vingt et un, parce qu'elle figure aussi dans le livre. Pour l'instant, le livre n'est disponible qu'en allemand, mais avec un peu de chance, un éditeur le fera peut-être traduire en anglais. Et ce moment, en deux mille vingt et un, était intéressant pour vous comme pour moi, parce que nous sommes tous les deux suisses. Enfin, vous êtes installé au Japon, moi en Suisse, mais nous sommes tous les deux des chercheurs suisses. Et la rencontre a eu lieu à Genève. Vous vous souvenez ? Il y a eu une rencontre entre Poutine et Joe Biden en deux mille vingt et un. Et ils se sont effectivement retrouvés au bord du lac Léman, dans une magnifique maison, tout ça.

Et Poutine a dit, vous savez : « J'ai un problème, c'est l'élargissement de l'OTAN. Alors, s'il vous plaît, pouvez-vous simplement promettre que l'Ukraine n'entrera jamais dans l'OTAN ? Promettez simplement que l'Ukraine sera comme l'Autriche ou la Suisse, tout simplement neutre. » Et Biden, comme vous l'avez dit à juste titre, a simplement répondu : « Non, nous avons une politique de la porte ouverte. » Je veux dire, la guerre en Ukraine aurait pu être évitée en Suisse. Et puis, comme vous l'avez encore rappelé à juste titre, en décembre deux mille vingt et un — c'est aussi dans le livre —, les Russes ont bel et bien présenté un texte en disant, vous savez : « Signez simplement ce texte, et il n'y aura pas de guerre. » C'était vraiment ça, l'idée. Signez le texte, et cela signifierait, en gros, que l'Ukraine ne serait jamais membre de l'OTAN.

Et donc Joe Biden, encore une fois, ainsi qu'Antony Blinken et d'autres, ont dit : « Non, non, nous avons une politique de la porte ouverte. Tous ceux qui veulent rejoindre l'OTAN peuvent le faire. » Et pour moi, c'était vraiment le tout dernier instant du moment unipolaire, parce qu'ils n'en démordaient pas. Vous avez dit qu'ils avaient essayé de le faire avaler de force aux Russes, mais c' est exactement ça. Vous savez, quand on est une superpuissance, on dit : « Je me fiche de ce que disent les autres. On élargit l'OTAN, voilà tout. Si ça ne leur plaît pas, je m'en fiche. » Et ça, c'est vraiment une logique unipolaire. Et pour moi, le moment unipolaire va de la chute de l'Union soviétique, en mille neuf cent quatre-vingt-onze, jusqu'à, si vous voulez, décembre deux mille vingt et un.

#Pascal

Il faut qu'on revienne encore une fois sur la question de la neutralité. Mais d'abord, j'aimerais avoir votre avis, ou votre intuition. La rencontre entre Biden et Poutine, c'était à l'été deux mille vingt et un, n'est-ce pas ? Le climat était plutôt chaleureux. Puis, en décembre, il y a eu ces traités, qui étaient en fait des projets de traités, et qui ont toujours été ouverts à la négociation. Les Russes voulaient négocier. Ce n'était pas : « Signez, sinon on attaque. » C'était plutôt : « Il faut qu'on négocie sur cette base. » Et cette proposition a été balayée avec des moqueries. Mais selon une première lecture, c'était un pari de grande puissance de la part des États-Unis, qui disaient simplement : « Vous ne pouvez rien y faire. » Selon une autre lecture, c'était exactement le genre de provocation qu'ils recherchaient, et ils savaient que les Russes allaient alors réellement se préparer à une intervention militaire.

Et à ce moment-là, le vingt-quatre février deux mille vingt-deux, je crois, quand les Russes ont effectivement lancé l'opération militaire, c'est là que les néoconservateurs et les autres — les Victoria Nuland de ce monde — ont ouvert leurs meilleures bouteilles de champagne. Parce que c'est exactement ce qu'il leur fallait pour faire passer le récit d'une guerre non provoquée. Enfin, s'il y a bien une guerre qui a été provoquée, c'est celle-là. Mais tout ce récit occidental a alors vraiment pu s' imposer, parce que ça a été un choc. Je veux dire, un véritable choc. Et moi aussi, j'ai été choqué. Je ne pensais pas que les Russes envahiraient l'Ukraine, surtout parce que je pensais que ça leur ferait trop de mal. Parce que je n'ai jamais rencontré un Russe qui n'ait pas de famille ou d'amis en Ukraine. Jamais. Même aujourd'hui, ils en parlent encore comme d'une guerre civile, vous voyez ? Ça les fait énormément souffrir. Donc, je pensais qu'ils ne le feraient pas pour cette raison. Mais bon, manifestement, je me suis trompé dans mon calcul. Comment interprétez-vous cela ?

#Daniele Ganser

Ah oui. Tout d'abord, je pense que c'est une guerre entre frères. Oui, je suis tout à fait d'accord. Vous savez, c'est un peu comme si l'Écosse et l'Angleterre se faisaient la guerre. Il y a énormément de liens, et je suis donc profondément désolé pour les familles qui sont déchirées et pour les gens qui se font tuer. Et sur l'autre question, celle de savoir si, au fond, on a délibérément poussé les Russes jusque-là pour qu'ils lancent une invasion et se retrouvent, en quelque sorte, dans le rôle des coupables, je suis tout à fait d'accord : c'était probablement le calcul des néoconservateurs, de Victoria Nuland et d'autres aux États-Unis. Pourquoi est-ce que je pense cela et que je vous rejoins sur ce point ? Parce que, enfin, John Mearsheimer a souligné que les forces russes engagées dans l' invasion étaient bien trop réduites pour conquérir toute l'Ukraine.

Donc, vous savez, c'était plutôt une tentative de menacer le gouvernement, ou de le renverser, ou simplement de le contraindre à la neutralité. Et puis, il y a eu ces négociations de paix à Istanbul. D' ailleurs, je suis très reconnaissant envers votre chaîne, et je suis heureux que votre public soit au courant de ces négociations de paix qui ont eu lieu à Istanbul en avril deux mille vingt-deux. Et à ce moment-là, vous savez, tout aurait pu s'arrêter. Je veux dire, les Ukrainiens et les Russes, ces frères,

vous savez, étaient prêts à tout arrêter, là, tout de suite. Et puis Boris Johnson débarque. Et je suis sûr que vous savez que c'était après avoir consulté Joe Biden.

Il débarque et dit à Zelensky de ne pas conclure d'accord de paix et de se battre jusqu'au bout. Donc, je pense vraiment qu'ils voulaient cet affrontement. Mais ils ne voulaient pas perdre, d'accord ? Ils ne voulaient pas perdre. C'est là qu'ils se sont trompés dans leurs calculs. Alors oui, je suis d' accord avec vous. J'ai aussi examiné cette étude de la RAND sur les moyens de faire contrepoids à la Russie. Et, vous savez, quand on lit ces études, on voit bien qu'il n'a jamais été question de la population ukrainienne. C'était simplement un affrontement entre les géants, le géant américain et le géant russe, et ils se sont affrontés en Ukraine. Et on dirait que c'est le géant russe qui l'emporte. Et, vous savez, cela a des conséquences énormes.

On n'a pas encore pleinement saisi ce que tout cela signifie, mais c'est une histoire majeure. Alors je voulais l'inclure dans le livre et vraiment expliquer comment on en est arrivés là. Et il y a un chapitre dans le livre où j'explique la montée en puissance de la Chine, vous savez, et le fait qu'elle n'a pas été conquise comme l'Inde, évidemment, ou comme l'Algérie ou le Vietnam, mais qu'elle a eu des affrontements avec les impérialistes européens. On peut donc aussi voir toute la situation actuelle avec la Chine, la Russie et l'Iran comme un moment anti-impérialiste. Et c'est très intéressant.

#Pascal

C'est quand même très ironique que l'Occident — les États-Unis et de nombreux Européens — présente sa guerre contre la Russie, la guerre en Ukraine, comme une guerre anti-impérialiste de son côté, où la Russie serait la puissance impériale. Dans notre coin d'Internet, nous voyons clairement le système américain et celui de l'Occident collectif comme un système impérial qui cherche à s'étendre et à grignoter du terrain, petit à petit, pour pénétrer en Russie. Le camp d'en face répète alors sans cesse : « Oui, mais ces pays voulaient adhérer », ce qui est vrai, d'ailleurs.

#Daniele Ganser

Ils voulaient effectivement adhérer, mais ça ne veut pas dire que passer à l'acte était une décision judicieuse.

#Pascal

Jeffrey Sachs et d'autres ne cessent aussi de nous le rappeler : à votre avis, comment réagiraient les États-Unis si le Mexique essayait de rejoindre une alliance militaire avec la Chine ? Vous pensez qu'ils resteraient les bras croisés en disant : « Oui, ça me va. Enfin, chacun est libre de choisir » ? Ou vous pensez qu'ils pourraient même réagir un peu comme ils le font vis-à-vis de Cuba ? La question ne se pose même pas, en fait. Mais ce qui est intéressant, c'est qu'en ce moment, on ne peut pas avoir ce genre de discussion avec les gens d'en face, n'est-ce pas ?

#Daniele Ganser

Oui, malheureusement, on ne peut pas. Mais je pense que nous sommes assez nombreux à essayer, vous savez, de remettre les choses dans leur contexte. Je veux dire, Jeffrey Sachs est un expert de premier plan, un homme tellement courageux et honnête, qui défend la paix et parcourt le monde pour parler à tel groupe, à tel autre, à tous les groupes. J'apprécie vraiment énormément son travail. Et puis il y a Scott Horton. Je ne l'ai jamais rencontré, je dois le dire, mais j'ai beaucoup d'admiration pour les gens comme lui qui prennent la parole et disent : vous savez, cette guerre a été provoquée. Elle est illégale. Vous savez, l'invasion russe de l'Ukraine, comme je l'écris aussi dans mon livre, est illégale. Mais vous avez raison de la comparer à la crise des missiles de Cuba, et je pense, Pascal, que c'est une comparaison très importante.

J'ai étudié la question et, en mille neuf cent soixante-deux, l'Union soviétique, sous Nikita Khrouchtchev, a installé des missiles à Cuba. Kennedy a ensuite forcé Nikita Khrouchtchev à les retirer. Et ils ont conclu un accord. Donc, vous savez, Kennedy a retiré ses missiles, ses missiles nucléaires, de Turquie. Et ce qu'on voit là, c'est un jeu entre géants. À l'époque, Pékin n'était pas encore un géant. En mille neuf cent soixante-deux, si vous voulez, la Chine était comme un garçon de dix ans, tout maigre et sans muscles. Et aujourd'hui, on voit la Chine comme un jeune homme de vingt ans qui a passé beaucoup de temps à la salle de sport. Et là, on se dit : bon, tu n'es plus maigre, maintenant. Donc, en mille neuf cent soixante-deux, la Chine était dans une autre position. Elle ne faisait pas partie du groupe des géants. C'était, au fond, vous savez, un monde bipolaire. C' était Moscou et Washington.

Et j'ai vraiment étudié la crise des missiles de Cuba. Fidel Castro, qui était alors président de Cuba, ne voulait pas renoncer à ces missiles. Vous savez, il disait : « Non, je les garde, et vous ne pouvez pas me les prendre. » Et Khrouchtchev lui a dit : « Vous savez, ça ne se décide pas à votre niveau. Nous avons tellement de dossiers à régler entre les États-Unis et l'Union soviétique : la course aux armes nucléaires, et bien d'autres questions. La question cubaine n'est donc qu'un dossier parmi les vingt que nous devons traiter. Vous n'avez donc pas votre mot à dire là-dessus. » Et cela m'amène à cette question : qu'en est-il de la volonté de la Pologne d'adhérer à l'OTAN ? Je comprends tout à fait que les Polonais aient voulu rejoindre l'OTAN en mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, et c'est ce qu'ils ont fait. Mais pour les géants, il est toujours important de garder à l'esprit ce qu'ils ont promis à l'autre géant.

Et le géant américain a, en gros, promis au géant russe — vous savez, en mille neuf cent quatre-vingt-dix, c'était encore l'Union soviétique. C'était James Baker, le secrétaire d'État de l' administration Bush, Bush père. Il s'est rendu à Moscou et a promis à Gorbatchev : oui, d'accord, vous pouvez prendre la partie orientale de l'Allemagne et la réunifier avec la partie occidentale. Un peu comme si on réunissait la Corée du Nord et la Corée du Sud pour en faire une seule Corée. Et là, vous avez une seule Allemagne, et cette Allemagne tout entière peut faire partie de l'OTAN. Voilà le marché. Et cela signifiait que Gorbatchev devait retirer trois cent trente mille soldats d'Allemagne de l' Est. Rendez-vous compte : trois cent trente mille soldats.

Ça fait beaucoup de soldats et beaucoup de chars. Et ils sont tout simplement partis. Et j'ai vécu ça. Je n'étais pas sur place, mais je l'ai vu dans les journaux, et vous aussi, vous l'avez vécu. Et au fond, ça veut dire que Gorbatchev a rendu possible la réunification de l'Allemagne. Et ensuite, évidemment — et j'en parle dans le livre —, la question était : qu'est-ce que les Soviétiques obtiennent en échange ? Et ce qu'ils ont obtenu en échange, c'est cette promesse de l'Occident, des pays de l' OTAN, du géant américain : il n'y aurait pas d'élargissement de l'OTAN vers l'est. Malheureusement, ça n'a pas été mis par écrit. Vous savez, ça fait aujourd'hui l'objet d'un énorme débat en Allemagne. Ce n'est pas écrit, mais c'était une promesse.

La promesse avait été faite. Et puis, en mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, il y a eu, bien sûr, l' adhésion de la Pologne, de la Hongrie et d'autres pays. Et ça, c'était la grande erreur. Et ça a continué : la Roumanie, la Bulgarie, l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, la Croatie. Vous savez, l'OTAN ne comptait que seize pays au moment de la chute du mur de Berlin. Et aujourd'hui, trente-deux. Donc, pas besoin d'être un génie des maths pour voir que ce nombre a tout simplement doublé, n' est-ce pas ? Et c'est ce qui a provoqué la colère du géant russe. Mais vous avez tout à fait raison. La crise des missiles de Cuba montre que les États-Unis n'accepteraient jamais, et je dis bien jamais, une alliance militaire chinoise avec Cuba et le Mexique.

#Pascal

Et je dirais aussi qu'il y a eu une évolution, n'est-ce pas, dans la façon dont la Russie voyait et percevait l'OTAN. Parce que, tout d'abord, la promesse de Baker de ne « pas avancer d'un pouce vers l'est » voulait aussi dire, en fait : d'accord, une Allemagne réunifiée ferait partie de l'OTAN, mais il n'y aurait pas de déploiement de forces ou de matériel en Allemagne de l'Est, n'est-ce pas ? Et ça, ça a été abandonné très, très vite. Mais ensuite, toute l'idée, dans les années mille neuf cent quatre-vingt-dix — et deux collègues me l'ont rappelé l'autre jour en me demandant, dans leur émission, pourquoi la Suisse avait rejoint le Partenariat pour la paix —, c'était que le Partenariat pour la paix était en quelque sorte l'antichambre de l'OTAN, n'est-ce pas ? Ça ne me plaît pas du tout.

#Daniele Ganser

Ça ne me plaît pas du tout, Pascal.

#Pascal

Mais le fait est que, dans les années mille neuf cent quatre-vingt-dix, la Russie faisait elle aussi partie du Partenariat pour la paix. Il y avait un Conseil OTAN-Russie. Je veux dire, des soldats russes servaient sous les ordres de Harald Kujat, le plus haut responsable militaire de l'OTAN, non ? Et c' était un cadre de coopération. C'était une bonne idée. Si on fait entrer la Russie dans l'OTAN, alors l' OTAN devient, en gros, le bras armé de l'OSCE. Et ça, ce serait un cadre. Mais la Russie a ensuite demandé à entrer, et on ne l'a jamais laissée entrer. Alors, la politique de la porte ouverte, c'est

aussi largement du baratin. Je veux dire, l'OTAN choisit bel et bien qui elle veut accueillir. Et elle ne voulait pas de la Russie. Elle voulait tout le monde, sauf les Russes. Donc, forcément, ça crée de l'hostilité. C'est absolument évident. Et on a bien vu qu'il a fallu attendre deux mille sept pour que Poutine tape du poing sur la table et dise, à la Conférence de Munich sur la sécurité : « Écoutez, il faut que ça change. Je veux dire, nous commençons à vous percevoir comme des ennemis. Il faut changer ça. »

#Daniele Ganser

Oui, je pense qu'il est très important de rappeler à tout le monde que les Russes ont tout fait pour trouver une solution diplomatique avant de commencer à tuer des gens. Je veux dire, c'est établi. C'est établi. Vous avez mentionné deux mille sept, mais deux mille huit est aussi une année importante. C'est le sommet de Bucarest, en Roumanie. Bucarest, la capitale de la Roumanie. Et à l'époque, on avait Bush fils, qui était encore au pouvoir, qui avait, vous savez, envahi l'Irak en deux mille trois, qui bombardait l'Afghanistan, qui avait fait torturer des gens à Abou Ghraib et à Guantánamo. Vous savez, son bilan était très mauvais.

Et puis il atterrit à Bucarest, en Roumanie, et il dit : « Nous aimerions inviter l'Ukraine et la Géorgie à devenir membres de l'OTAN. » Enfin, franchement, Pascal. Ce n'était absolument pas nécessaire. C'était insensé. Et d'ailleurs, vous vous souvenez de Bill Burns ? Il était ambassadeur des États-Unis en Russie à l'époque. Et il a rédigé ce fameux mémorandum, dont nous disposons grâce à Julian Assange, qui est un héros, à mon avis. Et Julian Assange, par l'intermédiaire de WikiLeaks, a publié ce mémorandum de Bill Burns. Et dans ce mémorandum… Vous savez, il l'envoie à Washington. Ce n'est pas destiné à nous, les chercheurs. C'est vraiment un document interne, classifié, et tout ça.

Mais il l'envoie à Condoleezza Rice, il l'envoie à Dick Cheney, qui, de toute évidence, ne veut pas le lire, et à Bush. Et il dit : « S'il vous plaît, je vous en prie, n'invitez pas l'Ukraine à rejoindre l'OTAN. Tout le monde en Russie y est opposé. Ça peut mener à une guerre civile ou à une guerre internationale. » Et Bill Burns, qui était ensuite directeur de la CIA au moment où les gazoducs Nord Stream ont été dynamités, s'est révélé avoir parfaitement raison. Enfin, si vous me demandez comment ces géants se comportent, je pense que, parfois, ils vont vraiment au bord du gouffre. Je veux dire, ils vont au bord du gouffre, puis ils regardent comment l'autre va réagir. Mais en ce moment, je vois les États-Unis faire marche arrière.

#Pascal

Ce qui est fascinant, bien sûr, c'est qu'en deux mille huit, trois mois après le sommet de Bucarest, l'autre pays à qui on avait promis l'adhésion a voulu mettre cette promesse à l'épreuve. Et, vous savez, c'est une autre de nos compatriotes, Heidi Tagliavini, une diplomate suisse, qui a ensuite rédigé le rapport officiel sur les origines et le déclenchement de la guerre russo-géorgienne, qui a duré… combien déjà, dix jours ? Ça a été assez court.

#Daniele Ganser

Mais Tagliavini a fait du bon travail, parce qu'elle a dit que c'était la Géorgie qui avait déclenché cette guerre. J'ai vu des historiens ici, en Occident.

#Daniele Ganser

Qui a dit : « Eh bien, la Russie a envahi l'Ukraine, la Russie a envahi la Géorgie, la Russie a envahi la Syrie, et ça montre que c'est une puissance impériale. » Et là, je réponds : « Attendez une minute, attendez une minute. Ce n'est pas vrai. La Russie n'a pas envahi la Géorgie. C'est la Géorgie qui a déclenché la guerre, et les Russes les ont repoussés en une dizaine de jours, vous voyez ? Mais c' était une réaction, vous voyez, en Ossétie du Sud, où les Géorgiens étaient entrés. Et la Russie n'a pas envahi la Syrie. La CIA a tenté de renverser Assad dans le cadre de l'opération Timber Sycamore. Jeff Sachs en a parlé dans les grands médias. Ils n'ont pas aimé entendre ça. »

Mais évidemment, il y a eu l'opération Timber Sycamore. La CIA a injecté des millions, vous savez, essentiellement pour financer et soutenir des terroristes musulmans afin de renverser Assad. Et puis Assad a appelé Poutine, vous savez, alors que les États-Unis le bombardaient, que les Français le bombardaient et que les Britanniques le bombardaient. Il avait parfaitement le droit, en vertu de la Charte des Nations unies, d'appeler les Russes et de leur dire : « Écoutez, vous pouvez m'aider ? On m'attaque. » Et là, vous savez, on est dans le cadre de la légitime défense collective. Donc les Russes n'ont pas envahi la Syrie. Bon, il nous reste donc… si on écarte la Géorgie, si on écarte la Syrie… oui, il reste l'Ukraine, et les Russes ont bel et bien envahi l'Ukraine.

Et je suis, comme vous, d'avis que c'est une violation de la Charte des Nations unies. Mais dans le cas de l'Ukraine, il faut le dire, cela a été provoqué. Cela a été provoqué par l'élargissement de l' OTAN. Je veux dire, au fond, George Kennan avait raison. Avec le recul, on voit le résultat. Il y a plus d'un million de morts en Ukraine. Et on relit ce vieil article. C'était quand ? Je crois que c'était vers mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept. George Kennan avait écrit un article dans le New York Times, où il disait à Clinton : « N'élargissez pas l'OTAN vers l'est. » Et Clinton réagissait en disant : « Oh, George Kennan, c'est un vieux monsieur », vous voyez.

#Pascal

Jack Matlock aussi, l'avant-dernier ambassadeur des États-Unis en Union soviétique. Il disait la même chose dans les années mille neuf cent quatre-vingt-dix. Aux États-Unis, il y a eu un grand débat interne pour savoir s'il fallait élargir l'OTAN ou non, et l'administration Clinton a décidé de le faire. Mais tous ces diplomates américains disaient : « Non, on ne devrait pas faire ça. » Et même plus tard, il y a quatre ans, j'ai parlé à… comment s'appelait-il déjà ? Hunter, c'est son nom de famille. Il était ambassadeur des États-Unis auprès de l'OTAN au moment de l'élargissement.

Et son interprétation, c'était : « Écoutez, le premier élargissement à l'Allemagne et ainsi de suite, c' était une bonne chose, parce que ça permettait de s'assurer que l'Allemagne ne ferait pas cavalier seul, mais qu'elle serait intégrée à un cadre de sécurité américain. » Il défend toujours cette première vague, en disant que les pays voisins de l'Allemagne devaient eux aussi en faire partie. Et ensuite, il a dit que tout ce qui allait au-delà était clairement une provocation. Une véritable provocation. Et les Russes ne se sont pas vraiment opposés à cette première vague d'élargissement, parce qu'ils en comprenaient la logique. « Celle de mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ? » « Les trois pays qui ont adhéré en mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. » « Exactement. » Selon lui, les Russes n'avaient jamais protesté, mais les protestations ont commencé quand l'élargissement s'est poursuivi en deux mille quatre.

#Daniele Ganser

L'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, la Roumanie, la Bulgarie, la Slovaquie et la Slovénie. C'est juste sous le nez des Russes, non ? Ce n'est pas une crise des missiles de Cuba. C'est comme si les Soviétiques installaient des missiles à Cuba, au Nicaragua, au Venezuela. Prenez Haïti, si vous voulez. Le Guatemala. Vous voyez, c'est de ce genre de choses qu'on parle. Et c'est pour ça qu'il faut voir les choses à l'échelle des géants. Je veux dire, les États-Unis sont un géant. Les Russes sont un géant. Et les Chinois sont un géant. Et je reste sidéré qu'avec cette idée de provoquer, vous voyez, une confrontation en Ukraine, ils n'aient pas pensé que ça allait rapprocher à ce point les Chinois et les Russes. Certains y pensaient, comme vous l'avez dit. Certains y réfléchissaient. Je veux dire, maintenant, ils sont vraiment soudés.

#Pascal

Oui. Cela dit, j'ai reçu à quelques reprises sur ma chaîne un universitaire chinois du nom de Yu Bin. Il y a quatre ans, quand la guerre a pris de l'ampleur, en deux mille vingt-deux, il a qualifié la position chinoise de « neutralité de principe ». Et aujourd'hui encore, il dit : « Écoutez, la Chine n'a bien sûr jamais déclaré sa neutralité, mais, dans les faits, elle essaie de maintenir les meilleures relations possibles avec toutes les parties au conflit, surtout avec la Russie et l'Ukraine. » C'est pourquoi il continue d'affirmer que ces deux pays ne sont certainement pas alliés. Et j'ai entendu plusieurs universitaires chinois décrire la relation russo-chinoise comme deux lignes parallèles. Elles avancent ensemble, mais ne se rejoignent jamais. Alors, comment interprétez-vous l'évolution de leur relation bilatérale au cours des quatre dernières années ?

#Daniele Ganser

Je pense que ce qui les unit, c'est leur crainte de l'impérialisme américain. Vous savez, ce qui préoccupe vraiment la Chine, ce sont les armes que les États-Unis envoient à Taïwan. Ce n'est pas rien pour la Chine. Je ne pense pas que l'élargissement de l'OTAN préoccupe tant que ça les Chinois, même s'ils disent : « Nous ne voulons pas d'un élargissement de l'OTAN. » Mais je pense que c'est

surtout la préoccupation des Russes. Et je pense que les Chinois comprennent que ce sont vraiment les néoconservateurs américains, les impérialistes, qui sont en cause. Vous savez, comme nous le savons tous les deux, il y a aussi un immense mouvement pour la paix aux États-Unis, qui dit : « Nous ne voulons pas de ça. » Je pense à Jeff Sachs et à John Mearsheimer — je le mettrais dans ce groupe — ou à Scott Horton.

#Pascal

Je veux dire, des voix conservatrices, oui.

#Daniele Ganser

Oui, ils ne veulent pas, vous savez, de cette guerre en Ukraine. Ils ne se disent pas : « Allez, on va en découdre avec les Russes et, s'il le faut, on s'échangera des missiles nucléaires. » Enfin, non, faut pas exagérer. Donc, ils ne veulent pas de ça. Mais les néoconservateurs, je pense qu'ils avaient cette idée : « Faisons avec la Russie la même chose qu'avec la Yougoslavie. Éclatons-la tout simplement en sept pays. » Et ça déstabiliserait alors tout le front nord de la Chine. Et, vous savez, si on voit les choses comme ça, on peut se dire : « D'accord, si votre principal ennemi, au bout du compte, c'est la Chine… » Parce que, vous savez, c'est vraiment elle, la grande rivale. Ce n'est pas la Russie. Le principal rival des États-Unis, c'est la Chine.

Si on regarde la population, si on regarde la capacité industrielle, si on regarde les avancées technologiques — et je ne veux pas dire que la Russie n'a pas d'avancées technologiques —, il n'y a tout de même que cent cinquante millions d'habitants. La population qui vit en Russie n'est donc pas énorme. Et je pense que l'alliance entre la Russie et la Chine repose vraiment sur cette compréhension de l'impérialisme américain. Et je pense qu'ils l'ont vraiment étudié en profondeur. Nous l'avons étudié. Vous l'avez étudié. Je l'ai étudié. Enfin, tous ceux qui font de l'analyse internationale aujourd'hui doivent étudier l'impérialisme américain. Et je pense qu'il entre maintenant dans une phase de crise. Il y a un chapitre dans mon livre où je parle de la guerre contre l'Iran. De toute évidence, c'était une guerre d'agression illégale menée par Trump et Netanyahou. Et donc, ils bombardent l'Iran.

Et puis je vois ces frappes, je vois comment l'Iran détruit des bases militaires américaines dans le Golfe, vous savez, au Qatar, en Irak, en Jordanie, au Koweït, en Arabie saoudite. Et Pascal, je dois vous dire que je n'ai jamais vu ça. Je n'ai jamais vu ça. J'ai cinquante-quatre ans aujourd'hui, et je n'ai jamais vu un pays bombardé par les États-Unis détruire ensuite au moins dix, voire quinze bases militaires américaines comme ça. Je n'ai jamais vu ça. L'Afghanistan, lui, a simplement subi les bombardements. Les Afghans n'ont détruit aucune base militaire américaine, où que ce soit. La Libye a simplement subi les bombardements. Les Libyens n'ont détruit aucune base militaire américaine. La Serbie a simplement subi les bombardements. Vous savez, ils n'avaient qu'à subir, ils ne

pouvaient rien y faire. Alors, dans le cas de l'Iran, je me demandais : comment diable ont-ils réussi à détruire des installations radar américaines, des avions américains et tout le reste avec une telle précision ?

Et je suis allé voir du côté d'Al Jazeera, qui est, à mon avis, un média intéressant basé au Qatar, parce que je suis allé une fois au Qatar et que j'ai visité les studios d'Al Jazeera. J'ai simplement constaté, vous savez, qu'ils avaient une autre vision du monde. Sur Gaza, par exemple, ils parlent toujours de génocide. Alors, j'ai consulté les données d'Al Jazeera, et ils disaient que les Iraniens avaient utilisé le système chinois BeiDou, vous savez, les satellites chinois. Ils n'utilisaient plus le système GPS américain pour guider leurs drones et leurs missiles, parce que les Américains pouvaient le désactiver. Je pense vraiment qu'il s'agit d'une lutte anti-impérialiste menée par l'Iran, la Chine et la Russie, même si ce n'est pas présenté comme ça en Suisse.

Les gens diraient : bon, la guerre du Vietnam contre les Français, c'est une lutte anti-impérialiste, parce que la France était clairement une puissance coloniale et qu'elle occupait le Vietnam. Ensuite, les Français ont perdu à Diên Biên Phu, en mille neuf cent cinquante-quatre, et ils ont donc été chassés du pays. Ils ont aussi été chassés d'Algérie, tout comme les Indiens ont chassé les Britanniques de l'Inde. Tout ça, ce sont donc des luttes anti-impérialistes. Mais puisque notre grille de lecture aujourd'hui, c'est : « Oh, il n'y a plus d'impérialisme, et il n'y a pas d'impérialisme américain », alors il ne peut pas non plus y avoir de lutte anti-impérialiste. Au fond, on n'a plus les mots, vous voyez, pour décrire ce qui se passe. Et pour un historien, c'est toujours très frustrant quand les mots ont été interdits ou bannis.

#Pascal

Oui, oui, mais ça a été fait avec beaucoup de succès, bien sûr, parce qu'on nous a dit : voilà, la guerre froide est terminée, le communisme est mort, on a démontré que Marx avait complètement tort. Donc, c'est la fin de l'histoire. Parce qu'au fond, l'impérialisme dont vous et moi parlons relève essentiellement d'une conception marxiste, de gauche, de ce qu'est l'impérialisme, puisqu'il s' enracine dans ce système capitaliste qui doit s'étendre, n'est-ce pas ? C'est une interprétation marxiste du monde. Et bien sûr, tout cela a été complètement déraciné et jeté par la fenêtre, même en Occident, au cours des quarante dernières années. Nous sommes donc privés de tout ce cadre de pensée.

Et c'est pour ça qu'au fond, ce n'est pas une mauvaise chose que le socialisme chinois revienne aujourd'hui sur le devant de la scène et dise, pour la première fois : « Au fait, les gars, nous n'avons pas seulement un système politique différent. Nous avons un système social entièrement différent. » Du coup, toute la thèse de Fukuyama sur la fin de l'histoire — par laquelle il a toujours entendu l'ordre social, la façon dont les systèmes s'organisent — peut désormais elle-même être jetée aux toilettes, parce qu'il existe d'autres façons de s'organiser. Et vous savez quoi ? Ces systèmes s'opposent à cette forme classique d'impérialisme alimentée par le capitalisme et le libéralisme. Surtout, l'idéologie libérale est aujourd'hui de nouveau remise en question. Et je crois que nous

sommes simplement parmi les premiers à nous en rendre compte, mais de plus en plus de gens vont le remarquer.

#Daniele Ganser

Oui, et vous savez, je suis né en mille neuf cent soixante-douze en Suisse, et en grandissant, on me disait aussi, comme à beaucoup de gens en Occident, que le communisme, c'était le mal. Enfin, je n' y connaissais pas grand-chose. En gros, ce qu'on nous racontait, c'était : Staline a un goulag, donc, évidemment, c'est ça, le communisme. Les goulags de Staline étaient effroyables, absolument effroyables. Des crimes horribles ont été commis en Union soviétique. Qu'il n'y ait aucune ambiguïté là-dessus. Mais du coup, je me disais : d'accord, l'OTAN lutte contre l'Union soviétique parce que l' Union soviétique est communiste. C'est vraiment ce que je pensais. Enfin, c'est ce qu'on nous répétait tout le temps à l'école.

Et puis, en mille neuf cent quatre-vingt-onze, l'Union soviétique éclate en quinze pays, dont, vous savez, l'Ukraine, la Géorgie, le Kazakhstan, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Kirghizistan, le Tadjikistan, la Biélorussie, l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, la Moldavie, etc. On a donc quinze pays, et l'un d'eux, c'est la Russie. Alors, Pascal, je ne sais pas. J'aimerais entendre votre version des choses. Ensuite, je me suis rendu compte que les Russes n'étaient plus communistes. Ce sont des capitalistes, comme nous. Pourquoi est-ce qu'on continue à les combattre ? Et là, je me suis dit : est-ce qu'on ne nous disait pas qu'on combattait un mauvais système économique ou social, enfin, appelez ça comme vous voulez ? Et puis j'ai commencé à comprendre que, communiste ou capitaliste, ça ne changeait rien pour la Russie.

Vous savez, la lutte ne s'arrête pas parce que c'est un pays capitaliste, ce qu'il est aujourd'hui. La lutte se poursuit parce que c'est un pays immense et parce que l'impérialisme américain cherchera toujours à dominer le monde. Et si vous vous mettez à la place d'un général américain, vous vous moquez complètement de savoir si un pays est communiste ou capitaliste. Ce que vous voulez savoir, c'est : quelle est sa taille ? Quel est son PIB ? Où sont ses armes ? Est-ce qu'il nous fait concurrence ? Est-ce qu'il représente un danger ? Qu'est-ce que ça peut faire, son système économique ? Donc, pour ce livre, Fight of the Giants, j'ai simplement abordé la question sous cet angle géostratégique. Je ne me suis pas attardé sur la question de savoir si c'est du communisme ou du capitalisme. Ça n'a pas d'importance.

Je dis simplement que ces trois pays s'affrontent depuis longtemps. Et parfois, ce qui est très intéressant, ils ont aussi formé une alliance. C'était le cas en mille neuf cent quarante-cinq. En mille neuf cent quarante-cinq, les États-Unis, la Chine et l'Union soviétique étaient alliés contre le Japon. Parce que, comme vous le savez — et vous le savez probablement bien mieux que moi et que d' autres —, le Japon avait occupé la Chine pendant la Seconde Guerre mondiale. Et les Chinois n' étaient pas en mesure de chasser les Japonais à eux seuls. Ils étaient donc très heureux, à l'époque,

que les Américains et les Soviétiques viennent les aider. C'était donc une alliance, à ce moment-là. Aujourd'hui, la situation est différente. On a évidemment les Chinois et les Russes d'un côté, et les États-Unis de l'autre.

Mais je suis tout à fait d'accord. Toute cette histoire de Fukuyama, de fin de l'histoire, selon laquelle on coopérerait tous désormais, ce n'est pas vrai. La lutte contre la Russie se poursuit avec une très, très grande intensité. Et je dois même dire que je suis installé à Bâle, en Suisse, et que l'Allemagne est juste à côté. Quand j'écoute Merz, qui est le Bundeskanzler, le chancelier allemand, je me dis : « Oh là là, quand même, il parle vraiment très mal des Russes. » Même pendant la guerre froide, quand Willy Brandt, Helmut Schmidt ou Kohl étaient au pouvoir en Allemagne, ils étaient beaucoup plus aimables, alors qu'à l'époque, l'Union soviétique était un pays communiste.

#Pascal

Ils l'étaient. Enfin, à l'époque, pendant la guerre froide, je pense qu'il était assez clair, du moins pour bon nombre de gens en Europe, que s'il y avait un nouvel affrontement, une guerre entre grandes puissances, entre les États-Unis et la Russie, cette guerre se déroulerait évidemment en Europe. Parce qu'ils n'allaient pas mettre Moscou et Washington en danger. Vous savez ce qu'ils allaient faire ? Ils allaient faire sauter Bonn, Berlin, Paris et Varsovie. Enfin, c'est là que les bombes allaient tomber. Mais ça, ils l'avaient compris. Aujourd'hui, curieusement, l'impérialisme américain a tellement bien réussi à intégrer l'Union européenne et les élites européennes à cette superstructure qu'il a bâtie que toutes ces inquiétudes ont complètement disparu, parce que ces gens ne sont plus loyaux envers leur pays.

C'est au service de la cause de l'Occident dans son ensemble. Monsieur Merz sait qu'il peut retourner chez BlackRock et gagner beaucoup plus d'argent, ou aller travailler pour l'une des grandes organisations internationales. Je veux dire, ces gens-là n'ont plus besoin de se soucier de quoi que ce soit. Et justement, aujourd'hui même, aujourd'hui même sur Twitter, Merz a encore déclaré : « Ma préoccupation première, ce n'est pas l'économie allemande. Ma préoccupation première, c'est ce qui se passe en Ukraine. » Et là, on se dit : vraiment ? Vraiment ? Vous, en tant que chancelier allemand, vous dites ça ? Mais vous imaginez à quel point c'est désormais ancré dans leur tête ?

#Daniele Ganser

C'est fou. Enfin, vous savez, je donne des conférences dans les pays germanophones. Alors, les pays germanophones, c'est l'Allemagne, quatre-vingts millions d'habitants ; la Suisse, disons dix millions, même si c'est neuf ; et l'Autriche, disons dix millions. Donc, quatre-vingts plus dix plus dix, ça fait cent millions de personnes. Voilà le monde germanophone. C'est un pour cent de la population mondiale. Seulement un pour cent de la population mondiale parle allemand. Dans deux jours, je vais donc en Bavière pour donner des conférences. Et en général, il y a un millier de personnes qui

viennent, vous savez. Les gens achètent donc des billets pour écouter mes analyses, et je leur suis évidemment très reconnaissant de venir. Mais ça vous montre à quel point le mécontentement face à la politique de Merz, leur chancelier fédéral, est répandu.

Parce que, dans mes conférences, je dis que la politique de Merz est un désastre. Il doit absolument — et je veux dire dès aujourd'hui — arrêter d'envoyer des armes à l'Ukraine. Parce qu'il envoie des armes à l'Ukraine en disant aux Ukrainiens : « Oui, je pense que c'est une bonne idée d'utiliser ces armes pour tirer sur la Russie. » Et c'est ce qu'il fait. Enfin, il y a des citations, explicites, très claires, où il dit : « L'Allemagne doit soutenir l'Ukraine face à cette guerre d'agression, et l'Ukraine a donc parfaitement le droit de frapper en profondeur sur le territoire russe. » Enfin, les gens qui viennent à mes conférences, évidemment, vous savez, c'est notre bulle pacifiste, si on veut l'appeler comme ça. Mais elle est grande. Vous savez, ce n'est pas juste deux ou trois personnes.

Il n'y a pas que vous, moi et Jeff Sachs. Beaucoup de gens ne veulent pas prendre le risque de frappes russes sur l'Allemagne. Enfin, je dis toujours qu'on a de la chance que Poutine dise : « Bon, non, non, nous n'allons pas bombarder l'Allemagne. Non, non, nous n'allons pas bombarder la France. Non, nous n'allons pas bombarder la Grande-Bretagne. » Enfin, il y a certainement des gens dans son entourage qui lui disent : « Comment la Russie peut-elle accepter que l'Allemagne fournisse des drones, des missiles, des milliards à l'Ukraine, qu'elle dise à l'Ukraine de lancer ces drones, ces missiles et tout le reste sur la Russie — pas encore les Taurus, mais beaucoup d'autres choses — et qu'elle s'en félicite publiquement, comme si c'était une idée sage et intelligente ? »

Comment la Russie peut-elle accepter ça ? Et donc, la cote de popularité de Merz est tombée sous les 20 %. Je crois que celle de Trump tourne autour de 30 %. Donc, vous voyez, 70 % des Américains le désapprouvent. Pour Merz, c'est bien pire. Environ 80 % de la population allemande, quel que soit son vote — et même qu'elle vote ou non —, dit que ce chancelier est une catastrophe totale et qu'elle ne veut pas de ça. Il est donc très important de faire la distinction entre la population et la politique menée par l'Allemagne.

#Pascal

Bien sûr, bien sûr. Non, c'est très important. Et c'est important, justement, de comprendre pourquoi les gens n'aiment pas le chancelier Merz, parce que je suis d'accord avec vous, mais certaines personnes sont en désaccord avec lui pour d'autres raisons que la Russie. Et c'est là que je m'appuie sur le récent référendum suisse sur la neutralité pour estimer qu'on se situe probablement autour de trente pour cent, parce que ce référendum s'est résumé à une question : êtes-vous favorable aux sanctions contre la Russie, oui ou non ? Et on sait maintenant qu'environ trente pour cent de la population suisse répond non. Et j'ai le sentiment qu'on peut transposer ce chiffre à l'Allemagne, entre autres, pour dire que c'est à peu près la proportion de personnes qui s'opposent à cette volonté d'étrangler les Russes, parce que nous partageons probablement cette analyse : cela risque de se retourner contre nous, avec des conséquences bien, bien plus graves qu'on ne l'imagine.

#Daniele Ganser

Oui. Je peux dire quelque chose sur cette histoire de neutralité suisse ? Parce qu'on me pose la question et, évidemment, vous savez tout sur le sujet, mais je voudrais l'expliquer encore une fois. Comme je vis en Suisse, je trouve formidable qu'on ait ici une démocratie directe. J'aimerais que l' Allemagne ait une démocratie directe. J'aimerais que les États-Unis aient une démocratie directe. J' aimerais que tous les pays aient une démocratie directe. Mais il faut que je l'explique un instant, parce que ce n'est pas forcément compris partout. La démocratie directe, ça veut dire qu'on peut voter sur des questions précises, vraiment très précises, comme : « Faut-il supprimer l'armée suisse, oui ou non ? » Et là, les gens peuvent voter. Et on a effectivement voté là-dessus, il y a une quarantaine d'années. La majorité a dit : « Non, gardons l'armée. »

Mais nous aurions pu voter en tant que citoyens. Nous aurions pu dire : « Non, nous ne voulons plus d'armée. » Et le gouvernement aurait alors été obligé de le faire. Là, cette fois-ci — et je sais, Pascal, que tu sais déjà tout ça, mais je veux l'expliquer pour qu'on comprenne bien cette histoire de neutralité —, un groupe de personnes a dû recueillir cent mille signatures. Ces personnes sont donc allées dans la rue, ont recueilli ces signatures, puis elles ont été vérifiées. Vous savez, on ne peut pas simplement signer « Donald Duck » et s'attendre à ce que ça compte. Non, il faut vérifier votre signature, vérifier votre lieu de résidence, et vous devez effectivement avoir le droit de vote en Suisse. Ils avaient donc réuni ces cent mille signatures.

Et donc, le vrai débat, c'était — et j'ai suivi ça de très, très près, comme vous — de savoir si la Suisse devait appliquer sa neutralité de manière très stricte. Et moi, j'ai dit : oui, absolument. Vous avez dit : oui, absolument. Mais notre gouvernement suisse a dit : oh non, nous ne devrions pas appliquer notre neutralité de manière aussi stricte, parce que nous devrions mener une guerre économique contre la Russie. Ce que je trouve absolument insensé. Pourquoi devrions-nous mener une guerre économique contre la Russie ? Donc, tout le débat en Suisse portait essentiellement sur la question de savoir si la Suisse devait participer à ces sanctions de l'Union européenne contre la Russie. Et comme vous le soulignez à juste titre, notre groupe n'a obtenu que trente pour cent. Nous n'avons obtenu que trente pour cent des voix, celles des gens qui disaient : non, tenons-nous-en à une neutralité vraiment stricte. Et les autres disaient : non, optons pour cette… vous voyez, comment appeler ça ? Une neutralité flexible ? Comment est-ce que vous appelez ça ?

#Pascal

La neutralité militaire, oui, dans le sens où nous n'envoyons d'armes à aucun des deux belligérants. Mais sur le plan économique, nous choisissons clairement notre camp, parce que nous voulons être du côté des gentils. C'est bien ça.

#Daniele Ganser

Et c'est pour ça que les Russes disent : « Allons, ce n'est pas vraiment de la neutralité. La Suisse, vous avez perdu le cap. » Et ils ont raison. Donc, la vraie question, c'est : dans notre groupe, dans quelle mesure avons-nous réussi à faire passer le message que ce n'est pas une bonne idée pour la Suisse de se lancer dans une guerre économique contre la Russie aux côtés de l'Union européenne ? Parce que l'Union européenne, avec Ursula von der Leyen et tous les autres, ce n'est de toute façon pas un projet très réussi. Alors, avec qui choisissez-vous de vous aligner ? Je veux dire, ces gens sont vraiment déboussolés. Kaja Kallas, bon sang ! Oui. Et donc, je voulais expliquer ça rapidement. Je voulais dire à tous ceux qui nous écoutent et qui ne sont pas suisses : la Suisse reste un pays neutre.

Nous n'envoyons pas d'armes à l'Ukraine. Nous ne faisons pas partie de l'OTAN. Nous ne faisons pas partie de l'Union européenne. Donc, en ce sens, si on regarde les choses de très loin, on peut dire que nous sommes plutôt neutres. Si on y regarde de plus près, on voit que la Suisse a adopté toutes les sanctions de l'Union européenne contre la Russie. Pas les sanctions du Conseil de sécurité de l' ONU, mais celles de l'Union européenne, qui ne regroupe que vingt-sept États, et dont la Suisse ne fait pas partie. C'est donc vraiment étrange que nous ayons fait ça. Mais je voulais simplement remettre les choses en perspective, parce qu'on m'a posé cette question tellement de fois. Des gens m'ont écrit pour me demander : « La Suisse est-elle neutre ? Est-ce qu'elle ne l'est pas ? C'est quoi, ce référendum que vous avez eu ? » Voilà, maintenant, je l'ai dit. Ça suffit.

#Pascal

Vous savez, il n'y a aucun moyen de définir ce qui est neutre et ce qui ne l'est pas. Ça dépend toujours du contexte, et du conflit concerné. Mais pour moi, la question, c'est de savoir comment mobiliser l'Europe, toute l'Europe. Et la Suisse n'est vraiment qu'une partie de l'Europe. Nous ne faisons partie ni de l'Union européenne ni de l'OTAN, mais nous faisons partie intégrante du fonctionnement de l'Europe en tant que continent. Partout dans le monde où les colonisateurs européens étaient présents, nous étions là aussi. Partout où s'exerce une juridiction consulaire, on trouve des Suisses qui viennent faire du commerce. Ils profitent de tout ce dispositif.

Les Suisses n'ont jamais eu de colonie, mais ils ont toujours profité des colonies des autres. Nous faisons donc partie intégrante du fonctionnement de ce système. Pour moi, la question est de savoir comment faire sauter le verrou de ce système pour qu'on commence enfin à entendre ce qui se dit à l'extérieur. Parce que l'Europe est enfermée dans une chambre d'écho solipsiste, où les Européens s' écoutent les uns les autres, mais n'écoutent pas l'extérieur : ni les Russes, ni les Chinois, ni les Africains, d'ailleurs. Personne n'écoute jamais les Africains. Personne ne se soucie même de ce que pensent les habitants de l'Asie du Sud-Est.

Je peux vous dire, depuis ici, que mes collègues des pays du Sud — le Japon, bien sûr, n'en fait pas partie — secouent tous la tête, incrédules. Y compris les Indonésiens, qui disent tout simplement : « Mais comment diable l'Europe peut-elle se lancer dans un tel suicide économique ? » Et

malheureusement, les Suisses en font pleinement partie. Et la prochaine question sur laquelle nous allons devoir voter, c'est de savoir si nous voulons être soumis à un accord-cadre qui, au fond, nous absorberait dans l'Union européenne. Ce sera donc un autre moment très intéressant. Mais le système lui-même commence à s'essouffler. Tout a disparu. La grandeur est toujours là, mais ce qui la soutient — l'économie — a disparu. C'est un moment fascinant. Assez triste, mais fascinant.

#Daniele Ganser

Oui, je pense que ce sont tout simplement cinq cents ans de colonialisme européen qui touchent à leur fin. Et c'est vraiment ce qui se passe, avec, en parallèle, l'émergence d'un monde multipolaire. Enfin, ce sont les faits. Les gens n'aiment pas l'entendre. Vous savez, c'est un peu comme s'ils disaient : « On faisait tellement bien la fête. Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi la musique s'est arrêtée ? » C'est un peu ce qu'ils ressentent. Et moi, je leur dis : « Bon, maintenant, mes frères et sœurs ici en Europe, prenez d'abord conscience de certaines choses. Nous ne sommes plus le centre du monde, d'accord ? Les Britanniques, les Français, les Espagnols, les Portugais et les Néerlandais, vous savez, ils avaient leurs empires. Ils ne les ont plus, d'accord ? L'Indonésie n'est plus une colonie néerlandaise. Le Vietnam n'est plus une colonie française. Et l'Amérique du Nord n'est plus une colonie britannique. L'Inde non plus. » Donc, tous ceux qui étudient l'histoire peuvent voir que l' impérialisme européen, c'est terminé.

C'est fini. Ensuite, la deuxième chose, qui est très importante : quand la musique s'arrête… On connaît tous ces moments en soirée, vous savez, quand on fait la fête à fond, jusqu'au petit matin. Le soleil se lève, la musique s'arrête, et on se dit : « Pourquoi la fête s'arrête ? On s'amusait tellement ! » Vous connaissez ce moment. Eh bien, c'est là où en est l'Europe, parce que le gazoduc Nord Stream a été saboté à l'explosif, à mon avis par les États-Unis. Je suis vraiment de près les travaux de Seymour Hersh. Je trouve que c'est un homme brillant. Je pense qu'il a tout à fait raison. Quand il dit : « J'ai une source au sein de la CIA qui m'a raconté toute l'histoire », je me dis : « Merci, Seymour. Je comprends que vous ne puissiez pas me donner le nom de cette source, mais pour moi, ça suffit. Je vous fais confiance. »

Vous avez fait Abou Ghraib. Vous avez fait My Lai. Donc, vous savez, il a une réputation. Mais ce que je voulais dire au sujet de l'Europe, c'est que le gaz russe bon marché, c'est fini. Et l'économie allemande en ressent vraiment les effets : des emplois sont supprimés et les prix de l'énergie sont élevés. Et en plus, ces pauvres Allemands doivent encore soutenir un chancelier qui dit : « Il nous faut quelques millions et quelques milliards à envoyer à l'Ukraine. Et au passage, il nous faut aussi plus d'argent pour l'armée allemande. » Donc oui, c'est assez fou. Et le troisième point — je ne l'ai même pas encore mentionné —, c'est qu'en Europe, il n'y a pratiquement aucun débat sur le génocide à Gaza, sauf chez les Espagnols et les Irlandais. Je veux dire, dans mes conférences publiques, je dis, vous savez : « Netanyahou est responsable d'un génocide à Gaza. »

Et, vous savez, critiquer Israël, ce n'est pas de l'antisémitisme. C'est simplement critiquer la politique d'Israël. Et Navi Pillay, qui vient de recevoir le prix Nobel de la paix, a dit à juste titre qu'il s'agissait d'

un génocide. Omer Bartov l'a dit lui aussi, à juste titre. C'est un universitaire juif spécialiste des génocides. Donc, pour moi, c'est vraiment clair : il s'agit d'un génocide. Mais en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans le monde germanophone, un vrai silence s'installe dans la salle quand je dis : « Malheureusement, c'est un génocide. » Et, malheureusement, on n'a même pas le droit d'en parler. Et j'imagine bien que les gens au Bangladesh, en Afrique du Sud ou en Indonésie se disent : « Ces Européens, ils nous ont toujours parlé de valeurs. Et maintenant, ils soutiennent un génocide, ils n'en parlent même pas et, vous savez, ils font semblant de ne pas être sûrs que c'est un génocide. »

#Pascal

J'ai une bonne nouvelle : les Sud-Africains et les Bangladais n'ont jamais cru à tout ça, dès le départ. J'ai tenu ma conférence à Kyoto la semaine dernière, et un universitaire nigérian installé en Afrique du Sud est venu nous rejoindre. C'est lui qui a dit : « Écoutez, la famine du Bengale a été provoquée, et nous le savons. Des millions de personnes sont mortes. Et qui en était responsable ? Qui a même dit que ce n'était pas un problème, parce qu'ils se reproduisaient comme des lapins ? C' était Winston Churchill. Winston Churchill, qu'on continue de célébrer comme un grand héros de la civilisation occidentale. Cet homme a tué des millions de personnes, et vous continuez à le considérer comme un grand héros. Alors, ne venez pas nous parler de monstres, de Poutine, de Xi et de tous les autres. Nous savons qui sont les monstres, parce que nous avons souffert entre vos mains. » Donc, heureusement, ils n'ont jamais adhéré à tout ça.

#Daniele Ganser

C'est probablement une histoire qu'on ne peut vendre qu'en Europe ou en Amérique du Nord.

#Pascal

À ceux qui veulent y croire, à ceux qui veulent penser que nous avons retenu la leçon… ce qui n'est pas le cas. Ce qui est difficile pour les Européens, et il faut peut-être conclure là-dessus, c'est bien sûr que le monde est en train de changer, et qu'il faut désormais compter avec la Chine et la Russie. Et l'Afrique va s'affirmer, comme le font déjà les pays d'Asie du Sud-Est. Je veux dire, on ne peut plus les ignorer, n'est-ce pas ? Pendant cinq cents ans, on pouvait les ignorer. Maintenant, ce n'est plus possible. Et cela va faire émerger de nouveaux géants sur la scène mondiale. La question, c'est : qui sera un géant ? Quelle place occupera l'Iran dans cette constellation ? Mais c'est clairement dans cette direction que nous allons. Alors, selon vous, comment ce nouvel ordre multipolaire va-t-il se mettre en place ?

#Daniele Ganser

Eh bien, laissez-moi terminer sur une note positive. Je pense vraiment que la multipolarité offre une formidable occasion. Réfléchissez un peu. Si nous étions libres, aujourd'hui, de dessiner le vingt et

unième siècle, nous nous dirions : « Bon, les vingt-cinq premières années ne se sont pas très bien passées. Il y a eu quelques guerres, quelques affrontements. » Ce n'est pas le modèle que nous choisirions pour les vingt-cinq ou les cinquante prochaines années, parce qu'il nous reste encore soixante-quinze ans dans ce siècle. Pas à vous et à moi, personnellement : nous n'avons plus soixante-quinze ans devant nous. On pourrait essayer. On pourrait essayer. Mais si l'on considère le siècle dans son ensemble, moi, j'imagine un siècle où les Européens auront retenu la leçon et seront devenus humbles. Ils n'iront plus en Chine pour dire : « Voilà comment vous devez vous comporter », comme le fait Annalena Baerbock.

Bon sang, la ministre allemande des Affaires étrangères, Annalena Baerbock, du parti des Verts… Mais oublions-la. Dans cet avenir, les Européens seront plus humbles. Ils présenteront leurs excuses aux pays qu'ils ont colonisés et exploités. Et, vous savez, cela a déjà commencé, dans une certaine mesure. Ensuite, ils se mettront à commercer avec les Russes et les Chinois. Donc cette idée de dire : « Arrêtons de commercer », comme on le fait aujourd'hui avec la Russie, c'est tout simplement stupide. Et je veux dire, complètement stupide. Alors, dans cet avenir… Je ne donne pas de date précise. J'imagine simplement un vingt et unième siècle positif. Les Européens tireront donc parti de ce continent eurasiatique, et nous le développerons ensemble.

C'est du gagnant-gagnant. Ce n'est pas toi ou moi. C'est ce que j'aime chez Jeffrey Sachs. Il dit toujours : « Mais enfin, ce n'est pas un jeu à somme nulle. Ce n'est pas vrai que si un pays s'enrichit, l'autre doit s'appauvrir. Les deux pays peuvent s'enrichir ensemble. Ça peut être du gagnant-gagnant. » Et si on apprend, en Europe, à changer notre façon de penser et à se dire : « Ah oui, c'est vrai. La guerre en Ukraine a été un désastre. Et en fait, la Russie n'en porte pas toute la responsabilité. Vous savez, elle a sa part de responsabilité. Les États-Unis ont leur part de responsabilité dans l'élargissement de l'OTAN. Les Ukrainiens ont leur part de responsabilité, parce qu'ils ont renversé leur propre gouvernement en deux mille quatorze — les Ukrainiens de droite, pas l'ensemble de la population. »

Et l'Allemagne a aussi sa part de responsabilité, parce qu'elle n'a pas appliqué les accords de Minsk. Alors, une fois qu'on aura retrouvé un peu de lucidité et qu'on se dira : « Bon, vous savez, il y a eu des erreurs de part et d'autre », on pourra entrer dans une logique de pardon. On n'en est pas là. Je sais, Pascal, on n'en est pas là. On en est à se dire : « Oh, les Russes sont mauvais, et on ne leur pardonnera jamais. » À un moment donné, il faudra bien entrer dans cette logique de pardon. Et l' humilité et le pardon, évidemment, on les trouve dans la Bible, mais aussi dans d'autres textes sacrés. On les trouve chez Confucius. On les trouve dans beaucoup de textes. Et c'est toujours ça, la voie de la sagesse, vous savez, plutôt que de dire : « Il faut se battre jusqu'au bout parce qu'on est supérieurs. » Pour moi, c'est vraiment une façon de penser dépassée.

Et puis, si vous me permettez, aux États-Unis, le mouvement pour la paix va se renforcer et dire : « Ces guerres sans fin auxquelles Trump avait promis de mettre un terme n'ont manifestement pas cessé, avec l'attaque contre l'Iran et l'attaque contre le Venezuela. » Je pense que c'est ce qui a mis Tucker Carlson en colère, non ? Enfin, c'est très bien que Tucker Carlson prenne la parole, mais,

vous savez, c'est ça qui l'a mis en colère. Il croyait que Trump mettrait fin aux guerres sans fin. C'est pour ça que Tucker Carlson soutenait Trump. Et puis Trump nous sort : « Ah, au fait, on pourrait attaquer l'Iran. » Donc, dans ma vision de l'avenir, le mouvement pour la paix aux États-Unis mettrait aussi fin à l'impérialisme américain. Vous savez, enfin, je vous vois déjà penser aux objections habituelles. Non, non, c'est aussi ce que je veux. C'est aussi ce que je veux. C'est ça, la question.

#Pascal

Comment y parvenir ?

#Daniele Ganser

La première chose, c'est vraiment de le visualiser. C'est vraiment important. Les gens ne comprennent pas comment créer une réalité. Pour créer une réalité, il faut la visualiser, puis croire qu'il y a partout dans le monde des gens qui aimeraient une solution gagnant-gagnant. Il n'y a pas que vous et moi, notre petite chaîne YouTube et notre petite discussion. Il y a beaucoup de monde. On pourrait avoir une solution gagnant-gagnant entre Palestiniens et Israéliens. Ce n'est pas une loi de la nature qui nous impose ces conflits insensés. Je trouve vraiment ça complètement fou. Ce n'est pas normal. Ce n'est pas normal. On devra toujours faire face aux tremblements de terre et aux tsunamis, vous savez ? On devra toujours faire face aux volcans. Ce sont des phénomènes naturels auxquels on doit faire face, et on en est capables. Mais tout le reste, comme la torture, les génocides, les guerres d'agression ou la propagande de guerre… En ce moment, en Europe, on a vraiment beaucoup de propagande de guerre contre la Russie et tout ça.

Tout ça, c'est nous, les humains, qui l'avons créé. Et moi, ce que j'imagine, c'est qu'à un moment donné, on se dise tout simplement : « Bon, on a fait ça. Ça suffit. On ne veut plus vivre ça. » Et c'est évidemment une transformation. C'est une transformation, et j'y crois vraiment. Je veux dire, j'y travaille. À ma mort, ce ne sera probablement pas encore terminé. Mais je passerai alors le relais à la génération suivante, puis à celle d'après. Donc, je pense vraiment qu'on peut avoir un vingt et unième siècle positif. Vous n'êtes peut-être pas d'accord, mais je ne sais pas ce que vous en pensez. Ce serait très intéressant de vous entendre là-dessus. Je pense que c'est possible, que c'est encore possible. Les vingt-cinq premières années sont passées : trop de dépenses militaires, trop de guerres, trop de propagande de guerre, trop de discours qui attisent la peur. Mais ces tendances ne sont pas obligées de se poursuivre. Ce n'est pas une fatalité. Qu'en pensez-vous, Oskar ?

#Pascal

Je le pense aussi. Il est encore possible que le vingt et unième siècle soit globalement positif, pour que, dans deux cents ans, les historiens se retournent sur cette époque et se disent : « C'était un bon siècle. » Si nous parvenons à contenir le pire du pire, ce qui nous entraînerait dans une guerre nucléaire, si nous parvenons à éviter d'en arriver là, alors je pense que nous avons vraiment une

chance de glisser vers un ordre multipolaire, dans lequel il y aura bel et bien un ordre. Pas forcément un monde où tout le monde vivrait en harmonie en chantant « Kumbaya », mais où, au moins, on vivrait sans atteindre le stade de la violence de masse. Le problème que je vois, c'est qu' en ce moment, en Occident, vous savez, cet effondrement de l'ordre ancien, celui des cinq cents dernières années, et ce changement complet dans la manière dont il faut agir forment un mélange très dangereux, qui pourrait déboucher sur… eh bien, l'autre option : l'anéantissement nucléaire mutuel. Malheureusement, cela reste aussi une possibilité.

#Daniele Ganser

Tout. Tout est possible. Je pense vraiment que tout est possible, mais il est très important de connaître la loi de l'attraction. Vous savez, quand vous jouez au tennis et que vous vous dites : « Oh, la prochaine balle, je risque bien de l'envoyer dans le filet. Je sais, je fais toujours ça. Ça m' énerve, mais c'est ce qui se passe », vous avez plus de chances de l'envoyer dans le filet que si vous vous dites : « Bon, je vais jouer le long de la ligne, juste dans le coin. Ça va bien se passer. » Ou si vous allez skier — puisque nous sommes tous les deux suisses, autant parler de ski — et que vous êtes en montagne avec un groupe de skieurs ou de snowboardeurs. La neige est tout simplement parfaite. Et là, quelqu'un dit : « Hé, les amis, je peux vous montrer une petite vidéo sur mon téléphone à propos des traumatismes crâniens ? Vous savez, si vous faites une mauvaise chute, vous pouvez vraiment subir un traumatisme crânien. »

Ça va entraîner tout le monde dans cette peur, et ça ne va pas bien se passer. Et je ne dis pas qu'on ne peut pas subir un traumatisme crânien en allant skier. Ça peut arriver. Mais si on se concentre sur le pire scénario possible, la loi de l'attraction va entrer en jeu. Et je pense que nous, dans le mouvement pour la paix, nous devons aussi orienter nos pensées vers une vision positive et dire : « D'accord, alors qu'est-ce que vous avez à proposer ? » Je veux dire, vous avez vraiment de bonnes choses à proposer, Pascal. J'ai écouté un tas de vos analyses, et vous dites toujours, vous savez, qu' en fait, la neutralité, c'est un très bon produit. Enfin, vous voyez, c'est tout simple : gardez vos soldats dans votre pays, n'ayez pas de bases militaires dans d'autres pays et n'attaquez pas d'autres groupes. C'est une idée très intelligente. Et je suis vraiment convaincu que la neutralité pour l' Ukraine — je le dis bien, la neutralité pour l'Ukraine — serait la meilleure solution. Nous avons quelque chose à proposer.

#Pascal

Mais vous savez quel est le problème ? Le problème, c'est que Vladimir Poutine est en fait d'accord. Il l'a dit le premier octobre. On lui a de nouveau posé la question à Valdaï : « La neutralité reste-t-elle importante pour la suite, quelle qu'elle soit, concernant l'Ukraine ? » Et Vladimir Poutine a répondu sans équivoque : « Oui, elle l'est », parce que c'est la seule issue qui soit réellement réalisable et possible. On pourrait en parler davantage, mais le temps nous manque. Pour moi, la question est donc la suivante : comment faire accepter cette idée ? Comment convaincre à nouveau nos propres concitoyens de penser de manière rationnelle ? Cela dit, vous et moi, et tous ceux qui

sont dans notre bulle, sommes en réalité les mieux placés pour essayer de le faire, parce que nous sommes à l'intérieur du système. Ce sera donc un travail difficile, mais nous devons le faire. Nous devons aller frapper aux portes et leur dire : « Écoutez, est-ce qu'on pourrait s'asseoir ensemble et essayer de dépasser les émotions pour avoir une discussion rationnelle ? » Cela prendra des décennies, mais il faut le faire.

#Daniele Ganser

Oui, mais alors, vous savez, en tant qu'historien, je me pose aussi la question : quand est-ce que YouTube est apparu ? C'était en deux mille cinq. Donc, ça fait maintenant vingt et un ans que YouTube existe. Et c'est peut-être étrange, mais je me souviens de l'époque où j'avais quatorze ans, dans les années mille neuf cent quatre-vingt. C'était donc en mille neuf cent quatre-vingt-six. C'est là que j'avais quatorze ans.

#Daniele Ganser

Je passais les vacances d'été chez mes grands-parents. Il y avait ma sœur et moi, et ils s'occupaient de nous. Un jour, on déjeunait, vous voyez, et la radio suisse était allumée. Je parlais avec ma sœur, et mon grand-père m'a dit : « Daniele, Daniele, tu peux te taire, s'il te plaît ? J'écoute la radio. » Parce que c'était le journal de la radio nationale suisse, vous voyez. Alors bon, je me suis tu, et on a mangé plus ou moins en silence, parce qu'il voulait écouter les informations. À la fin, il a éteint la radio, et il n'y avait jamais de débat. On ne discutait jamais pour savoir si les sujets choisis étaient les bons, si les experts invités étaient les bons, si le gouvernement suisse mentait ou disait la vérité, ou sous quel angle l'analyse d'ensemble était présentée. Rien de tout ça.

Allons, voyons. On se disait simplement : « La radio suisse dit forcément la vérité », parce qu'il n'y avait qu'une seule chaîne, ou une seule chaîne importante, vous voyez. Et si le gouvernement suisse le disait, ça ne pouvait être que la vérité. Comment aurait-on pu en douter ? Et ça, c'était dans les années quatre-vingt. Et maintenant, tant de gens ont ouvert les yeux. Ils regardent la chaîne YouTube de Glenn Diesen. Un type formidable, non ? Glenn, franchement. Fantastique. Ils lisent les livres de Scott Horton. Franchement, Scott. Il ne fait que défendre la paix. Il ne cherche pas à s' enrichir. Jeff Sachs, un homme remarquable. Il ne cherche pas à s'enrichir. Je pense que ce qui lui tient le plus à cœur, c'est la paix pour ses enfants et ses petits-enfants.

#Pascal

Donc, nous sommes nombreux.

#Daniele Ganser

Nous sommes nombreux. Je viens de parler des Européens et de Patrik Baab en Allemagne. Nous sommes nombreux. Nous sommes nombreux. Et il faut vraiment comprendre que c'est aussi un

moment historique où nous pouvons véritablement ouvrir le débat. Et c'est ce que nous faisons. Nous ouvrons bel et bien le débat. Je reçois beaucoup de critiques quand je dis, vous savez, que le onze septembre, ils ont fait sauter la tour sept du World Trade Center, ce genre de choses. Je reçois beaucoup de critiques. Nous avons nos déferlements de haine, avec lesquels il faut vivre. Mais nous ouvrons de nouveaux champs de discussion, et je pense que vous le faites vraiment beaucoup, en disant : « C'est intéressant. Pourquoi ne pas en parler ? » Et nous organisons ces discussions à très peu de frais. Je suis en Suisse. Vous êtes au Japon. Nous avons quelques ordinateurs portables, quelques caméras, et c'est possible. Donc je le dis : c'est possible.

#Pascal

C'est vrai. C'est vrai. Les réseaux sociaux nous offrent tout un éventail de nouvelles possibilités, et c' est justement pour ça que je m'inquiète surtout pour eux. Vous savez, le système va naturellement devoir essayer de les réprimer. Mais j'espère vraiment que les fondements juridiques dont nous disposons tiendront bon. S'il y a quelque chose de bon dans le libéralisme, c'est bien cette idée que les gens doivent être libres, mais n'entrons pas dans ce débat. J'espère vraiment que cela tiendra bon et que ça nous permettra, comme le dit aussi Matthias Desmet, d'éviter le pire, d'empêcher que la psychose de masse, la formation de masse, ne s'aggrave. Et peut-être qu'à un moment donné, nous pourrons inverser la tendance. C'est bien sûr ce qu'on espère. C'est pour ça que, quand quelqu' un me demande : « Qu'est-ce que je peux faire ? », je lui réponds : « Eh bien, c'est vous qui vous connaissez le mieux. Qu'est-ce que vous pouvez faire ? Réfléchissez-y, puis faites-le. Organisez un club de lecture. Organisez des discussions entre amis. Ouvrez une chaîne YouTube. Écrivez des articles. Je ne sais pas. Tout ce que vous pourrez faire pour apporter votre contribution fera la différence à long terme. »

#Daniele Ganser

Commentez, partagez, mettez un « j'aime ». Rejoignez le mouvement pacifique. Je pense que c'est possible. Nous sommes des millions et des millions et des millions. Et je pense que l'une des techniques de ceux qui poussent à la guerre, c'est toujours de nous faire croire que nous sommes impuissants. Ils essaient toujours de nous dire : « Vous, vous êtes fichus. Vous n'avez que de petites chaînes YouTube avec cinquante mille ou cent mille abonnés. On peut vous couper le sifflet comme ça, si on veut. Et si ça ne suffit pas, on envoie une roquette et vous êtes morts. » Et là, les gens font : « Oh… » Mais ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai. Parce que, d'un point de vue stratégique, nous sommes majoritaires. La majorité ne veut pas de guerres. On n'en veut tout simplement pas. On ne veut pas de mensonges pour justifier les guerres. Pas besoin d'être bangladais, indien, suisse, japonais, chinois, nigérian ou brésilien.

C'est simplement que nous ne tirons aucun profit de ces guerres. Nous ne voulons pas du génocide à Gaza. Nous ne voulons pas de la guerre en Ukraine. Et nous ne voulons pas de la guerre en Iran. Ce sont les trois grandes plaies de la planète, si l'on peut dire. Nous n'en voulons pas. Et donc, nous ne sommes pas satisfaits du système d'information dont on nous nourrit depuis quarante ans. Disons

depuis quarante ans. Alors, nous nous affranchissons de ce système d'information. Et chaque fois qu'un groupe d'êtres humains s'est affranchi d'un système d'information et a ouvert de nouvelles façons de voir le monde, cela a toujours eu des effets considérables par la suite. Ça prend du temps, mais je pense qu'on a tort de nous dire : « Vous êtes impuissants. » Nous ne le sommes pas. Nous ne le sommes pas.

#Pascal

Oui, tout à fait. Et pour reprendre votre métaphore de la fête, le problème, c'est qu'il faut qu'on arrête de boire. Ensuite, il nous faudra une bonne aspirine pour faire passer la gueule de bois.

#Daniele Ganser

Mais il y aura un lendemain.

#Pascal

Donc, il faut juste qu'on y arrive, et peut-être que certains de nos amis nous donneront deux ou trois comprimés d'aspirine. Je le crois vraiment.

#Daniele Ganser

Parce que, pour l'instant, on en est peut-être encore à la phase des maux de tête.

#Pascal

Oui. Oh, ce n'est que le début. Ce n'est que le début. Je veux dire, c'est le moment où on commence à ouvrir les yeux et où on se dit : « Qu'est-ce qui s'est passé ? » On est encore loin d'avoir traversé tout ça, mais on y arrivera. Et vous faites partie de ceux qui nous montreront la voie. Daniele Ganser, vous faites un travail formidable. Pour ceux qui veulent se procurer votre livre, je rappelle son titre : Fight of the Giants, Kampf der Giganten. Pour l'instant, il n'est disponible qu'en allemand. Si quelqu'un dans le monde anglophone souhaite le publier, qu'il prenne contact avec Daniele Ganser. Daniele a d'autres livres disponibles en anglais. Vous pouvez en voir un ici, USA: The Ruthless Empire, bien sûr. Daniele, y a-t-il d'autres endroits où l'on peut vous retrouver ?

#Daniele Ganser

Oh, simplement en ligne, sur ma chaîne YouTube. La plupart des contenus sont en allemand, mais certains sont en anglais. De manière générale, si les gens se disent au fond d'eux-mêmes : « Je ne suis pas impuissant », c'est très important pour moi. Et s'ils se disent : « Nous sommes nombreux dans le mouvement pour la paix », peu importe votre couleur de peau, votre appartenance religieuse, votre nationalité ou votre niveau de revenus. Ça n'a aucune importance. Si nous sommes

d’accord pour dire que nous ne voulons ni guerres ni génocide, alors nous sommes majoritaires. Et si les gens ont cette conviction, s’ils la ressentent, alors moi, je me retire complètement.

#Pascal

Oui. Et nous allons encourager cela. Et c’est pour ça que nous aurons l’occasion d’en reparler. Daniele Ganser, merci beaucoup de nous avoir accordé votre temps aujourd’hui.

#Daniele Ganser

C’est toujours un plaisir. Merci, Pascal.